

— Il ne faut pas que vous comparaisiez devant
le Conseil de Guerre... (p. 2640)

CI

LIVRAISON 329.

— Papa a l'air de bien mauvaise humeur... Aurait-il reçu de mauvaises nouvelles ?

Madame de Groot fit un signe affirmatif.

La jeune fille était en proie à une mortelle angoisse.

— S'agit-il de Claus ? demanda-t-elle à Monsieur de Groot, quand ils furent entrés dans le vaste et somptueux salon.

— Oui, murmura le millionnaire.

Et, tirant de sa poche la lettre de Monsieur van Aglerberg il la tendit à la jeune fille en ajoutant :

— Lis cela...

Juliana prit la lettre et, tandis qu'elle en prenait connaissance, les autres demeurèrent silencieux.

Après avoir parcouru attentivement les quatre pages de la lettre, Mademoiselle Heydenrich la rendit à son futur beau-père.

— Eh bien, que penses-tu de ceci ? lui demanda ce dernier.

La jeune fille eut un geste découragé.

— Je ne sais quoi dire ! fit-elle. Ce qui est arrivé est vraiment terrible !

— Mon Dieu !... Que s'est-il donc passé ? s'écria Madame de Groot, au comble de l'angoisse. Est-il arrivé malheur à Claus ?

— Non, répondit le vieu. Il ne lui est pas arrivé malheur, mais il s'en est fallu de bien peu !

— Explique-toi, pour l'amour du ciel ! implora la pauvre mère.

Finalement, de Groot lui dit ce qu'il y avait dans la lettre.

Sa femme le regardait avec un air atterré. Elle se disait que, selon toute probabilité, Monsieur van Aglerberg devait s'être efforcé de dissimuler en grande partie la gravité de l'affaire qui devait être encore pire qu'il le disait.

Des larmes jaillirent de ses yeux.

— Peut-être est-il très gravement malade ! gémit-elle. Et dire que je ne peux pas me rendre auprès de lui !

— Papa va donner l'ordre à Monsieur van Aglerberg de faire revenir Claus ! lui dit Juliana.

— Jamais de la vie ! s'exclama le vieux avec un air résolu. J'ai déjà écrit à van Aglerberg que Claus n'a qu'à prendre la responsabilité des bêtises qu'il com- met et en supporter les conséquences...

Mais Juliana protesta vivement.

— Mais pourtant, fit-elle, Claus n'a rien fait de mal, cette fois !

— Rien fait de mal ? ricana le vieux. Rien fait de mal ?... D'abord, il frappe cet individu devant tout le monde, et puis il se rend chez lui !... Il faut vraiment être fou à lier !

— C'est que... Claus ne connaît pas encore les gens de Java, plaïda timidement Madame Groot.

— C'est vrai, approuva Madame Heydenrich. Laissez revenir votre fils, Monsieur de Groot...

— Non, Madame, je ne le laisserai pas revenir... Je ne l'ai pas envoyé à Java dans le seul but de lui faire faire un voyage en mer et de lui donner l'occasion de commettre de nouvelles bêtises en laissant à d'autres le soin d'en prendre la responsabilité... Je l'ai envoyé là-bas pour qu'il apprenne à travailler et à faire son devoir comme un homme... Tant qu'il ne sera pas arrivé à cela, il ne reviendra pas en Europe... Du moins, pas avec ma permission...

— Tu es impitoyable ! lui reprocha sa femme. Ne comprends-tu donc pas que la vie de ton fils est en danger ?

— Si... Mais les autres jeunes gens que j'ai envoyés à Java pour se faire une situation dans mes plantations

sont en danger eux aussi, car tout le monde est en danger dans ce pays... Pourtant, ils ne se plaignent pas et font courageusement leur devoir... Il est possible qu'ils fassent de temps à autre des bêtises eux aussi, mais ils se débrouillent tous seuls, comme des hommes... Aucun d'entre eux n'a jamais pris la fuite et je ne veux pas subir la honte d'entendre dire un jour ou l'autre que mon fils a eu la lâcheté de s'enfuir dès qu'il s'est cru en péril... Non !... Il faut qu'il reste là-bas cinq ans, comme je l'ai décidé !

Un lourd silence suivit ces paroles.

Mademoiselle Heydenrich était devenue très pâle. Elle paraissait au comble de l'émotion et, durant quelques instants, elle sembla être sur le point de fondre en larmes.

Mais, tout à coup, à la grande stupéfaction de tous, elle s'exclama :

— Eh bien, puisque Claus doit rester là-bas, j'y serai avec lui... Je partirai par le prochain bateau !

CHAPITRE CCCLXXII

REMORDS DE CONSCIENCE.

Madame Louise Henry marchait nerveusement à travers le grand salon de sa maison de campagne.

Le calme et le silence qui l'entouraient augmentaient encore son indicible tristesse.

Elle aurait voulu être forte, se dire qu'elle avait bien agi et qu'elle n'aurait pu faire autrement.

Mais la voix de l'amour parlait plus haut que celle de la raison. Elle prenait de nouveau le parti de son époux, cherchant à lui trouver des excuses.

Sans doute aurait-il du avoir le courage d'avouer ses fautes. Elle l'en avait supplié tant de fois !... Mais elle comprenait bien à quel point il aurait été pénible pour lui de faire un tel aveu.

Se laissant finalement tomber sur un siège, la malheureuse jeune femme se mit à pleurer, se tordant les mains de désespoir.

De nouveau, ses remords venaient l'assaillir.

N'était-elle pas elle-même responsable de ce que son bonheur conjugal ait si rapidement pris fin ?

— Il faut que j'aille le rejoindre ! se dit elle enfin. Ma place est auprès de lui... Advienne que pourra, je

supporterai tout avec lui, c'est mon devoir, puisque je l'aime...

Son agitation était telle qu'elle n'eut pas la patience d'attendre un instant de plus. Se dirigeant vers sa chambre à coucher, elle se mit à préparer sa valise et dit à sa femme de chambre qu'elle allait partir pour Paris.

Elle arriva vers le soir et prit aussitôt une voiture pour se faire conduire à son domicile.

Le colonel Henry n'était pas à la maison.

— Le colonel doit être de service, lui dit l'ordonnance. Il rentre toujours assez tard, depuis quelque temps...

La jeune femme était fort déçue. Elle s'était attendue à trouver son époux au logis et elle s'était réjouie d'avance en pensant au contentement qu'il allait éprouver en la revoyant.

Maintenant, elle allait devoir attendre son retour.

Après avoir réfléchi un instant, elle dit à l'ordonnance de ne point avertir le colonel de ce qu'elle était là quand il arriverait.

— Je veux lui faire une surprise, ajouta-t-elle en souriant. J'irai me cacher dans son cabinet de travail de façon à apparaître devant lui à l'improviste...

— Très bien, Madame, répondit le soldat. Mon colonel aura une agréable surprise...

Impatiente, la jeune femme s'en fut se mettre à la fenêtre pour guetter l'arrivée de son mari.

De longues minutes s'écoulèrent, puis un quart d'heure, puis une demi-heure...

Et le colonel Henry ne paraissait toujours pas. Pourtant, les bureaux de l'Etat-Major devaient être fermés depuis longtemps !

La jeune femme devenait de plus en plus nerveuse. Elle passa dans la salle à manger où l'ordonnance était en train de mettre la table pour le dîner. Tandis qu'elle

lui donnait quelques ordres, un coup de sonnette retentit.

— Allez vite ouvrir ! s'exclama Louise. Ce doit sûrement être Monsieur...

Le soldat hocha la tête.

— Je ne le crois pas, Madame, fit-il. Mon colonel ne sonne pas... Il ouvre la porte lui-même avec sa clef...

Ce disant, il s'éloigna pour aller ouvrir.

L'instant d'après, la jeune femme entendit des voix inconnus qui venaient du vestibule.

— Seraient-ce des camarades de Robert ? se demanda-t-elle. Ce serait bien ennuyeux d'être dérangés ce soir ! J'aurais voulu rester seule avec lui ?...

Quelques secondes s'écoulèrent, puis l'on frappa à la porte.

— Entrez ! cria Louise.

La porte s'ouvrit et deux hommes de mine sévère pénétrèrent dans la pièce.

— Que désirez-vous, Messieurs ? interrogea Madame Henry, au comble de l'étonnement.

— Je suis le commissaire de police, Madame, répondit l'un des deux hommes. Je viens faire une perquisition...

Ce disant, il tira de sa poche un papier revêtu de plusieurs cachets officiels et le présenta à la jeune femme.

— Une perquisition ? balbutia la malheureuse, sans même regarder le document... Sûrement, vous devez vous être trompés d'adresse, Messieurs... Ici, vous êtes chez le colonel Henry, de l'Etat-Major...

— Je le sais, Madame, répondit froidement le commissaire. Et c'est bien ici que je dois faire une perquisition...

Louise se sentait presque défaillir et elle dut s'appuyer à la table.

Elle commençait à comprendre, ou plutôt à deviner...

Elle était venue à Paris précisément pour amener son mari à l'étranger, de façon à ce qu'il puisse faire des aveux complets tout en demeurant à l'abri des poursuites... Était-elle donc arrivée trop tard ?

Faisant un grand effort pour paraître calme, elle demanda :

— Qu'est-il arrivé, Monsieur le commissaire ?... Pour quelle raison devez-vous faire une perquisition chez moi ?... Que cherchez-vous ?

— Nous ne pouvons rien vous dire à ce sujet, Madame... Nous avons reçu l'ordre d'observer une discrétion absolue...

— Mais... dites-moi au moins où se trouve mon mari...

— Nous ne pouvons pas vous dire cela non plus...

Puis, les deux policiers se mirent à l'œuvre, visitant méthodiquement le contenu de tous les meubles.

Madame Henry se laissa tomber sur une chaise, accablée de honte et d'inquiétude.

Cette perquisition signifiait certainement que la culpabilité d'Henry avait été découverte. Aucune autre explication n'était possible !

Aurait-il avoué lui-même ?

Il y avait si longtemps qu'elle lui demandait d'avouer, et maintenant, elle tremblait de terreur à l'idée qu'il pouvait l'avoir fait !

S'il en était ainsi, c'était elle qui était coupable de son malheur.

Pauvre Robert !.. Sans doute était-il déjà en prison !..

Finalement, elle se tranquillisa à demi, se disant que s'il était réellement entré de lui-même dans la voie des aveux, on lui tiendrait probablement compte de sa sin-

cérité et de son repentir, de sorte qu'il ne serait peut être pas trop sévèrement puni.

Il avait loyalement servi son pays pendant de longues années avant de commettre une faute qui ne pouvait en aucun cas lui rapporter le moindre profit et à laquelle il ne s'était laissé entraîner que par faiblesse... Ses chefs comprendraient certainement qu'il était à plaindre tout autant qu'à blâmer...

Néanmoins, la malheureuse se reprochait amèrement de ne pas être accourue plus tôt, se disant que si elle était arrivée à Paris vingt-quatre heures auparavant, il aurait encore été temps pour sauver son mari.

Maintenant, il fallait absolument qu'elle trouve un moyen d'entrer en communication avec lui afin de l'encourager à supporter avec courage les dures épreuves qu'il allait certainement devoir subir.

S'adressant de nouveau aux deux policiers, elle implora :

— Ayez pitié de moi, Messieurs !.. Dites moi ce qui est arrivé à mon mari !

Mais le commissaire lui répéta encore une fois qu'il ne pouvait rien lui dire et il continua de fouiller rapidement les meubles avec l'aide de son adjoint.

Quelques instants après, les deux hommes se retirèrent.

Après leur départ, Louise demeura encore longtemps immobile à la même place. Puis elle se dirigea vers le téléphone et se mit en communication avec un camarade de son époux, le suppliant de lui donner quelques détails au sujet de ce qui était arrivé.

Mais l'officier, qui devait avoir des orders à cet effet, lui répondit qu'il ne savait rien.

Elle téléphona à plusieurs autres personnes, sans pouvoir apprendre rien de bien précis. Mais tout portait à croire que le colonel Henry devait avoir été arrêté.

Comprenant qu'elle ne pourrait pas dormir, la pauvre femme ne se coucha point. Elle s'étendit à demi sur un canapé et y resta jusqu'à l'aube les yeux grands ouverts et absorbée dans ses angoissantes réflexions.

Finalement, un jour gris et maussade se leva, encore attristé par une petite pluie fine qui tombait inlassablement depuis plusieurs heures.

Dès que l'ordonnance parut, elle l'envoya acheter des journaux.

Enfin, elle allait savoir ce qui était arrivé !

A peine eut-elle déplié l'une des feuilles que le jeune soldat lui apporta bientôt que son regard tomba sur ce titre imprimé en gros caractères :

ARRESTATION DU COLONEL HENRY.

— Quel malheur, Madame ! se lamentait l'ordonnance, qui avait lu lui aussi. Comment cela est-il possible ?

La malheureuse ne répondit pas. Pâle comme une morte, elle fit signe au soldat de se retirer et elle parcourut l'article jusqu'au bout. Puis dans une sorte de prostration dont elle ne sortit que deux ou trois heures plus tard en entendant des crieurs de journaux annoncer une édition spéciale.

Presque défaillante, elle envoya de nouveau l'ordonnance et, dans son impatience, elle sortit elle-même de l'appartement pour aller se porter à sa rencontre dans l'escalier quand il reviendrait.

Quelques instants après, le jeune homme apparut, tout essoufflé de sa course rapide. Lui arrachant presque

des mains le journal qu'il apportait, elle regarda vivement la première page.

Constatant qu'il n'y avait rien au sujet de son mari, elle laissa échapper un soupir ; puis elle eut l'idée de voir à la page de dernière heure.

A peine eut-elle tourné la feuille qu'elle laissa échapper un grand cri et devint pâle comme une morte, tandis que ses yeux hagards se fixaient dans le vide comme les yeux d'une démente.

— Tenez-vous à la rampe, Madame ! lui cria l'ordonnance. Vous allez tomber !

Elle avait laissé choir le journal qui, étalé en travers de l'escalier, laissait voir cette phrase terrible :

SUICIDE DU COLONEL HENRY.

.....

Le jeune soldat, qui avait un instant baissé les yeux et avait vu le titre de l'article, n'était pas encore revenu de sa stupéfaction quand un horrible éclat de rire le fit sursauter, un éclat de rire tellement épouvantable qu'il sentit son sang se glacer dans ses veines.

L'infortunée Madame Henry venait de perdre tout à coup la raison.

CHAPITRE CCCLXXIII.

L'EXPIATION

Le colonel Henry se trouvait à la suite de son arrestation, dans une situation vraiment terrible.

Tout s'était écroulé d'un seul coup.

Après avoir réussi à faire interner Amy Nabot dans une clinique pour maladies mentales, il avait cru l'avoir rendue inoffensive et il avait pensé que ses fautes ne seraient jamais connues.

Et maintenant...

Le misérable s'était laissé tomber sur l'escabeau de sa cellule et, anéanti par le désespoir, il s'était pris la tête entre ses mains.

A présent qu'il se trouvait emprisonné lui-même, il commençait seulement à comprendre tout ce que le malheureux Dreyfus avait dû souffrir par sa faute...

Il avait peine à croire que c'était vraiment la réalité, qu'il n'était pas le jouet d'un horrible cauchemar...

Mais ce n'était hélas, que trop réel !... Le destin le punissait par où il avait péché...

Henry s'estimait encore plus malheureux que Dreyfus, car Dreyfus, au moins, avait pu s'écrier sans mentir, quand il avait été accusé : « Je suis innocent ! »... Tandis que lui ne le pouvait pas !

Mais Amy Nabot qui l'avait entraîné à commettre ce crime, n'était-elle pas encore plus coupable que lui ?

Il secoua la tête.

Non !... Lui qui était un homme, il aurait dû avoir assez d'énergie pour pouvoir résister à une tentation basée sur une passion inexcusable.

Tout le restant de la journée s'écoula et le soir tomba sans que personne se préoccupât de lui. Et il aimait mieux qu'il en fut ainsi, car il éprouvait une telle honte qu'il lui aurait été effroyablement pénible de se trouver en présence de quelqu'un qu'il connaissait.

Il avait été si fier, lui qui était un fils de paysans, d'être parvenu à devenir d'abord sous-officier, puis officier, et enfin colonel de l'Etat-Major !... Et maintenant il devait subir cette terrible humiliation !... A présent, il n'était plus rien qu'un vulgaire faussaire que l'on avait jeté dans une cellule en attendant le jugement qui ne pouvait que confirmer son infamie...

Ses camarades, et même ses subordonnés, ne pourraient plus avoir que du mépris pour lui !

Cette idée lui était particulièrement douloureuse.

Quelle honte !

Et il allait devoir avouer le crime abominable, lâche et hideux qu'il avait commis, car il lui serait évidemment impossible de se disculper... Sa culpabilité ne pourrait plus faire l'ombre d'un doute pour personne.

Avait-il pensé aux souffrances du malheureux capitaine Dreyfus et de sa famille quand il avait commis ce faux ?... Non !... Il n'avait pensé qu'à lui-même !... De quelque façon que l'on considère la question, il n'y avait absolument aucune circonstance atténuante à invoquer en sa faveur !

Un lourd silence régnait dans la prison, seulement interrompu de temps à autre par les pas des gardiens dans les corridors.

Tout à coup, le prisonnier sursauta.

Une clef venait d'être introduite dans la serrure de la porte qui s'ouvrit l'instant d'après. Dans la pénombre, Henry reconnut un officier suivi d'un gardien et il entendit le premier donner au second l'ordre suivant :

— Faites de la lumière et laissez-moi seul avec le détenu...

Le geôlier fit flamber une allumette et alluma la lampe suspendue au-dessus de l'étroite couchette.

Puis le gardien se retira et Henry se trouva seul avec l'officier. Le prisonnier cherchait à distinguer les traits du visage de son visiteur, mais ce dernier portait un long manteau de cavalerie dont le grand collet relevé lui cachait presque toute la figure.

Les deux hommes restèrent un moment immobiles et silencieux l'un devant l'autre. Enfin, le nouveau venu rabassa le collet de son manteau.

— Vous, Joubert ! s'exclama Henry.

Joubert était un officier de cavalerie avec qui il avait été très lié, mais qu'il n'avait pas eu l'occasion de voir depuis un certain temps.

Le misérable se dit que cette visite ne pouvait être que de bon augure pour lui, car Joubert était un excellent homme qui ne devait être venu le voir qu'avec des intentions bienveillantes.

Il lui tendit la main, mais l'autre détourna la tête.

Le visage du faussaire s'empourpra de honte et il ferma un instant les yeux.

Cet homme qui avait été un de ses meilleurs amis refusait de lui serrer la main !... Mais pouvait-il s'en plaindre ?... N'était-il pas un vulgaire malfaiteur ?

— Colonel Henry, dit Joubert sur un ton solennel, vous êtes accusé d'une faute des plus graves et vous ne l'avez point niée...

L'officier s'interrompit un instant. Il paraissait de-

voir faire de grands efforts pour arriver à dominer son émotion.

— Ce que vous avez fait est une honte pour tous les officiers français, reprit-il d'une voix étouffée...

— J'expierai ma faute dont j'assume seul la responsabilité, répondit le détenu.

— Cela ne suffit pas...

— Comment ?... Qu'exige-t-on encore de moi ?

— Comme je viens de vous le dire, l'honneur de tous les officiers de l'armée française, et plus particulièrement de ceux de l'Etat-Major, se trouve atteint par la faute que vous avez commise... Et, pour que cette tâche soit lavée, il est indispensable que le public ignore le faux dont vous vous êtes rendu coupable...

— Ceci ne me paraît pas possible, car les journaux vont certainement en parler...

— Nous nous chargerons de démentir tout ce qui sera publié à ce sujet...

— Peut-être pourrez-vous dissimuler la vérité pendant un certain temps, mais pas indéfiniment...

Henry s'exprimait avec calme et se demandait où l'officier de cavalerie voulait en venir. D'après ce que Joubert venait de dire, il semblait bien que l'on cherchait à lui fournir un moyen de se tirer d'affaire !

Y avait-il donc encore de l'espoir, malgré tout ?

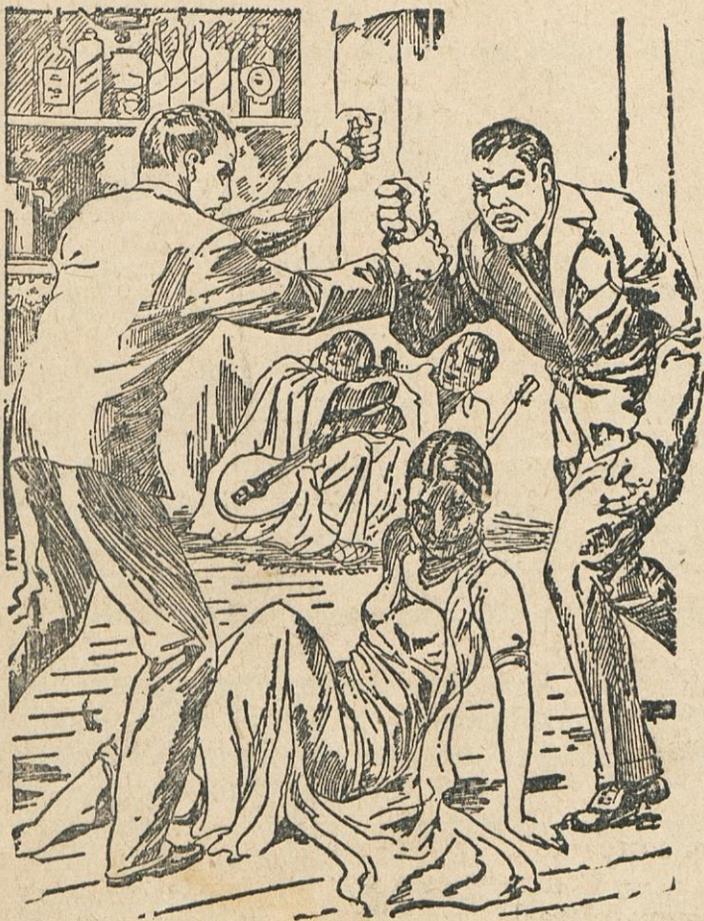
— Si ! reprit le visiteur. Nous saurons bien faire en sorte que la vérité ne soit jamais connue du public...

— Comment cela serait-il possible, puisque je vais comparaître devant le Conseil de Guerre pour être jugé ?

— Il ne faut pas que vous comparaisiez devant le Conseil de Guerre...

— Hélas !... Par quel moyen pourrais-je m'y soustraire ?

L'officier de cavalerie ne répondit pas tout de suite. Durant quelques instants, il regarda fixement le prison-



.... Klaus, sans la moindre hésitation lui porta un coup en pleine figure.

(p. 2515).

nier sans rien dire, puis il tira de sa poche un étui de forme allongée et le lui tendit.

Très étonné, le misérable l'ouvrit.

L'étui contenait un rasoir.

— Un rasoir ? murmura Henry, au comble de sa surprise.

Joubert fit un signe affirmatif.

Tout à coup, le faussaire sursauta et pâlit.

Il venait de comprendre ce que l'on attendait de lui...

On voulait qu'il se fasse justice lui-même !

— Vous... voulez que je me suicide ? balbutia-t-il, épouvanté.

— C'est le seul moyen qui vous reste d'éviter d'être traîné devant le Conseil de Guerre et de ne point exposer vos camarades à subir la honte que votre crime inqualifiable fait rejaillir sur eux ! répondit l'officier de cavalerie sur un ton sévère. Ayez au moins le courage de mourir comme un homme!... Cela vaudra toujours mieux que d'aller finir vos jours à la Guyane !

Le front du misérable se couvrit d'une sueur froide.

Se tuer !

Il leva vers Joubert un regard terrifié.

Cet homme avait été son ami, et maintenant, il venait lui proposer de mettre fin lui-même à sa vie... N'avait-on donc aucune pitié pour lui ?

La physionomie du capitaine Joubert avait pris une expression de dureté indicible.

Tout à coup, Henry se souvint de ce que le commandant du Paty avait donné un revolver au capitaine Dreyfus après l'avoir informé de l'accusation portée contre lui et l'avait invité à s'en servir pour se suicider.

Et Dreyfus n'avait pas obéi ; il avait rejeté loin de lui l'arme meurtrière...

Pouvait-il agir de même ?

Non, car Dreyfus était innocent; son geste était donc parfaitement justifié... Tandis que lui était coupable !

Le misérable laissa échapper un soupir.

Mourir !

Mettre fin à ses jours de sa propre main...

Avec des yeux hagards, il regarda l'instrument.

Un frisson de terreur abjecte le parcourut tandis qu'il se représentait en imagination cette mort abominable.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas apporté un revolver ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

Joubert haussa les épaules.

— C'est ce que j'aurais fait si j'avais eu le choix, répondit-il, mais...

— Je comprends, murmura le faussaire. Il ne faut pas que l'on puisse savoir que l'on m'a donné le moyen de me tuer, n'est-ce pas ?

— Précisément...

— Et si je me tue, ma faute ne sera pas connue du public ?

— Non... Il nous sera facile d'expliquer votre suicide d'une autre façon... Votre incarcération ne signifie rien en elle-même... Elle peut être attribuée à une simple faute disciplinaire...

— Et qu'adviendra-t-il du capitaine Dreyfus ?

— Rien...

— Il restera à l'Île du Diable ?

— Oui... Cela est assurément regrettable, mais, dans l'intérêt de la patrie, il faut que l'on continue de le considérer comme l'auteur de la trahison... Nous ne pouvons pas avouer qu'il a été victime d'une erreur...

— Mais cela serait un véritable crime !

— Eh bien, ce sera un crime... Mais il est trop tard pour l'éviter... Le sort d'un seul individu ne peut pas

être mis en balance avec l'honneur de la justice militaire et de l'Etat-Major...

Henry se laissa tomber sur l'escabeau avec un air désespéré.

— Je me suis rendu coupable d'une lourde faute, gémit-il. Maintenant, il faut que j'expie cette faute en me suicidant et je n'aurai même pas la satisfaction de savoir que ma mort servira à dévoiler la vérité et à faire rendre justice à ce pauvre Dreyfus !... Cela est vraiment inique !

— Vous êtes officier et vous n'avez pas à vous préoccuper de savoir si les ordres que l'on vous donne sont justes ou injustes...

— C'est donc par ordre supérieur que je dois me tuer ?

— Oui...

Ce « oui » résonna d'une façon impitoyable.

Le prisonnier regarda deux ou trois fois autour de lui, puis il reprit :

— Je voudrais écrire quelques mots pour ma femme... Puis-je faire cela ?

— Certainement... Je vous ai même apporté le nécessaire...

Ce disant, l'officier de cavalerie tira de sa poche quelques feuilles de papier à lettres, des enveloppes et un crayon.

— Maintenant, fit-il en déposant tout cela sur la petite table, je vous laisse seul... Je reviendrai dans une heure pour... pour me rendre compte... de...

— Inutile de continuer... J'ai parfaitement compris ! interrompit le prisonnier en s'efforçant de sourire.

Maintenant qu'il était condamné à mort, ne valait-il pas mieux faire preuve de courage ?

Très pâle, mais résolu, il se leva.

— Vous n'aurez qu'à laisser la lettre sur la table, reprit Joubert. Je m'en chargerai moi-même, soyez tranquille...

Et il s'avança vers Henry, la main tendue.

— Adieu, colonel ! dit-il en élevant un peu la voix.

— Adieu, capitaine, répondit le détenu sur un ton ferme.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Après tout, se dit le misérable, je peux m'estimer heureux de ce que l'on ait encore autant d'égards pour moi !

.....

Dès que le capitaine Joubert se fut retiré, Henry se laissa de nouveau tomber sur l'escabeau, appuya ses coudes sur la table et se cacha le visage de ses mains.

Une sorte de vertige s'emparait de lui.

Encore une heure... et puis...

Relevant un instant la tête, il vit devant lui le papier à lettres et le crayon.

Lui-même avait demandé de pouvoir écrire quelques mots d'adieu à sa femme.

D'un geste mécanique, il saisit le crayon.

De quelle façon allait-il commencer?... Que devait-il dire ?

Un sanglot s'échappa de sa gorge et des larmes jaillirent de ses yeux. Ses larges épaules s'agitaient d'un mouvement convulsif tandis qu'il pleurait silencieusement.

Ce ne fut qu'après une dizaine de minutes qu'il parvint à recouvrer un peu son sang-froid. Alors, il se mit à écrire :

« Ma chère Louise,

« Je t'envoie ces quelques mots pour te dire adieu... Tu ne dois pas chercher à savoir comment j'en suis venu à prendre cette décision... Je me donne la mort de ma propre volonté...

« A cette dernière heure de ma vie, je ne puis me défendre d'un sentiment d'amertume en pensant que tu t'es montrée tellement impitoyable envers moi... Si nous étions partis ensemble pour l'étranger, ceci m'aurait été épargné... Néanmoins, je ne peux pas te faire de reproches, car ton intransigeance n'était pas injustifiée et, après tout, je n'ai à m'en prendre qu'à moi-même.

« Dans quelques instants, mon existence en ce monde aura pris fin et je veux encore une fois te dire que je t'aime d'un immense amour, que je te remercie de m'avoir rendu heureux durant une période qui n'a été si brève que par ma propre faute.

« Je te souhaite tout le bien possible ma chère Louise. S'il t'arrive encore quelquefois de penser à moi quand je ne serai plus, j'espère que ce sera avec un sentiment de compassion plutôt que de mépris.

« Bien à toi,

« Robert Henry. »

Sans prendre le temps de relire cet émouvant message, le prisonnier plia le papier en quatre et l'inséra dans une enveloppe qu'il ferma et sur laquelle il écrivit le nom et l'adresse de sa femme.

Maintenant, c'était fini...

Le misérable prit le rasoir et l'ouvrit.

Un frisson glacé parcourut son échine. Mais il se redressa aussitôt, s'efforçant de dominer sa terreur.

C'était le moment d'avoir du courage !

Il avait péché et il fallait expier !

Un peu plus d'une heure s'était écoulée.

Le capitaine Joubert était revenu à la prison et il se fit de nouveau ouvrir la porte de la cellule.

Dès le première coup d'œil, il put constater que le prisonnier avait obéi...

Henry était étendu au milieu de la petite pièce, baignant dans une mare de sang.

Réprimant un geste d'horreur, l'officier de cavalerie s'avança et s'approcha de la table. Il y trouva la lettre et la mit dans sa poche. Puis il se tourna vers le gardien qui se tenait immobile sur le seuil, comme pétrifié de surprise et d'épouvante.

— Le colonel Henry s'est suicidé, lui dit-il. Refermez la porte et ne dites rien à personne... Je vais rendre compte du fait à l'Etat-Major...

CHAPITRE CCCLXXIV.

ENFIN LIBEREE

Amy Nabot était encore dans sa pauvre chambre de malade, dans cette chambre dont la fenêtre était grillagée.

Cela ne l'effrayait plus.

Sachant où elle se trouvait, elle n'avait qu'une pensée, s'évader de cette terrible maison.

Mais, soucieuse de ne pas laisser soupçonner son dessein, elle s'efforçait de paraître calme et satisfaite, dès que le médecin ou l'infirmière s'approchaient d'elle.

Elle se donnait les airs d'une personne en convalescence qui se sait parfaitement soignée. Et elle donnait si bien le change, que tout le monde ignorait ses projets. Elle avait préparé sa fuite dans les moindres détails et attendait avec impatience l'occasion de mettre son plan à exécution...

Lorsque le médecin entra chez elle, pour s'informer de sa santé, elle lui tendit la main en souriant :

— Je me porte à merveille, docteur. Probablement, le soleil me fait du bien...

Et regardant par la fenêtre, elle ajouta :

— Regardez donc, comme il brille !...

— Oui, la journée est splendide.

Amy soupira.

— Qu'avez-vous ? Vous étiez si gaie tout à l'heure ?

— Je voudrais me promener un peu, docteur, je ne suis pas sortie depuis une semaine. Le soleil me tente, ...rester dans ma chambre m'ennuie.

— Comme elle est raisonnable aujourd'hui, se dit le médecin qui la considérait avec pitié.

Il comprenait que la jeune femme souffrait de sa solitude.

— Vous pouvez sortir, si vous le voulez, Mademoiselle Lejeune. Je vais prévenir l'infirmière, qui vous mènera dans le parc.

— Je vous remercie, docteur.

*
**

— Comment avez-vous trouvé mademoiselle Lejeune, mon cher collègue ? demanda le médecin-chef, lorsque l'interne lui fit son rapport.

— Elle se trouve beaucoup mieux, Monsieur le Professeur. Elle est très calme et sa température est toujours la même. Elle mange même avec bon appétit et j'ai l'impression qu'elle est complètement guérie.

— Je ne sais pas. Il ne faut pas se montrer trop optimiste, cela peut avoir de néfastes conséquences. L'expérience nous enseigne qu'une amélioration passagère peut se produire, mais il ne faut pas pour cela négliger d'observer la malade.

— Je suis de votre avis, répliqua le médecin mais elle m'a parlé si raisonnablement que je n'ai pas cru devoir lui refuser l'autorisation de se promener un peu dans le parc ; j'ai dit à l'infirmière de rester une heure dehors avec elle.

Le professeur approuva.

— Je suis de votre avis, mon cher collègue. Mais il

faut la surveiller. Les fous sont souvent très astucieux et ils font semblant d'être raisonnables afin de tromper la vigilance de leurs gardiens, ce qui ne les empêche pas de faire ensuite des bêtises ou même de se suicider. J'ai fait souvent cette expérience avec des malades que je croyais complètement guéris. Souvenez-vous de cela. Nous ne pouvons jamais juger l'état de nos malades, nous croyons qu'ils se portent mieux, nous espérons que tout péril est écarté, alors que les pires choses se préparent. Ils voient la route de la vie fermée devant eux et ils cherchent une autre issue. Faites bien attention, mon cher collègue.

Le jeune médecin frissonna.

Ce métier de géôlier lui répugnait au plus haut point.

Une voix intérieure lui interdisait de se prêter à de telles manœuvres, lui conseillait d'aider ces malheureux et de ne pas perdre patience.

Il reprenait de l'espoir; ses pensées allaient vers la jeune malade, qui lui avait confié son désir de revoir le soleil.

N'était-ce pas le signe qu'elle était en voie de guérison ?...

Certainement ! Ses yeux l'avaient fixé d'un regard si limpide !

— Elle guérira..., se dit-il..., son âme saine sortira des ténèbres, le chemin de la vie n'est pas encore fermé pour elle.

Il partit à la recherche d'Amy Nabot.

Elle se promenait au bras de l'infirmière.

— Eh bien ! mademoiselle, êtes-vous contente de votre promenade ?

— Mais oui, docteur..., je me réjouis de cette belle journée et je vous en suis bien reconnaissante...

Il prit la main qu'elle lui tendait.

Puis s'adressant à l'infirmière, il ajouta :

— Ne restez pas trop longtemps, mademoiselle pourrait se fatiguer.

— Mademoiselle voudrait marcher jusqu'à la haie qui se trouve au bout du parc.

— Soit, mais vous reviendrez de suite. Il fera encore beau demain...

Il sourit encore à Amy Nabot et s'éloigna.

Le cœur d'Amy était rempli d'espoir.

Il fera encore beau demain..., avait dit le docteur.

Et elle pensait :

— Ce sera « mon » jour... le jour de ma délivrance.

Elle avait observé avec soin le chemin, qui pouvait la mener à la liberté. Il traversait le parc jusqu'à la haie. Derrière celle-ci il y avait le mur. Il ne serait pas difficile de l'escalader. Au cours de sa vie aventureuse, elle avait fait des choses plus ardues...

Elle se souvint de son aventure en Afrique avec Abdel-Osman et de son sauveteur, James Wells.

Le bon James... sûrement, il ne savait pas où elle se trouvait.

Un sourire mélancolique passa sur son visage.

L'infirmière la regardait :

— A quoi pensez-vous, mademoiselle Lejeune ?

— Je ne sais pas, sans doute pensais-je que je suis bien ici.

Et serrant le bras de l'infirmière contre elle, elle s'écria :

— Oh ! Mademoiselle Madeleine ! Il fait si beau, ce calme est si merveilleux. Je voudrais rester ici toute ma vie.

Puis se dégageant, elle ajouta :

— Voilà, nous sommes déjà arrivées à la haie...

Elle s'en approcha et son regard vif et clair s'orienta rapidement.

Elle vit qu'il y avait un endroit entre deux haies où elle pourrait escalader le mur.

Près de là, se trouvait un puits où le jardinier prenait l'eau pour son jardin.

Elle l'avait déjà observé et elle s'était dit :

— C'est un endroit favorable..., il ne faut pas que je l'oublie.

Près du puits se trouvait un tonneau vide, destiné à recueillir l'eau de pluie.

— Il sera facile de rouler ce tonneau contre le mur pour grimper dessus, pensa-t-elle.

Le mur n'était pas très haut, mais la crête était hérissée de tessons de bouteilles.

Mais ce n'était pas un obstacle pour Amy, elle savait bien éviter de se blesser.

Par endroits, les morceaux de verre étaient tombés et Amy se garda bien de le faire remarquer à l'infirmière.

Reprenant le bras de celle-ci, elle lui dit :

— Asseyons-nous un instant...

— Mais il n'y a pas de banc ici, mademoiselle.

— Vraiment ? Eh bien, rentrons alors, car je me sens bien fatiguée.

— La promenade a été trop longue pour vous ?

— Peut-être, je ne suis pas encore accoutumée à marcher dans le jardin. J'espère que je m'habituerai vite et que je pourrais rester plus longtemps demain.

Quand elles furent près de la maison, elle demanda :

— Dites-moi, qui donc m'a amené ici ?

L'infirmière la regarda avec étonnement :

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Je voudrais le savoir.

— Mais c'est votre frère.

— Ah !... dit Amy, qui se tut et pensa :

— Ce ne pouvait être qu'Henry. Mais comment

avait-il pu arriver à cela ? Ce misérable... Madame Etienne l'aurait-elle aidé ?

Elle réfléchit longuement et conclut que Madame Etienne n'était pas capable d'avoir trempé consciemment dans ce crime.

Amy aurait voulu continuer à questionner sa compagne, mais elle se retint, craignant que celle-ci ne devint méfiante.

Elle demanda seulement.

— Mon frère est-il venu me voir souvent, pendant ma maladie ?

— Non, il a téléphoné quelquefois et il a dit au professeur qu'il viendrait, quand vous iriez mieux.

Le professeur a-t-il l'adresse de mon frère ?

— Naturellement. Il a l'ordre de le prévenir, dès que vous serez guérie.

Amy réfléchit : devait-elle demander l'adresse ? Mais elle décida de se taire.

Silencieusement, maintenant, elle marchait à côté de l'infirmière.

— Vous êtes bien triste, tout-à-coup, Mademoiselle.

Amy s'arrêta et regarda sa compagne.

— J'ai une prière à vous adresser, dit-elle, croyez-vous pouvoir y accéder ?

— Si cela est en mon pouvoir..., avec plaisir.

— Vous m'avez dit tout à l'heure, que mon frère avait promis de venir me voir. Ne pourriez-vous pas lui faire part de ma guérison et lui dire que je voudrais le voir.

— Je le dirais au professeur, Mademoiselle.

— Croyez-vous qu'il le fera ?

— Sûrement, s'il croit votre demande justifiée.

— J'ai un tel désir de revoir mon frère ! Peut-être le professeur le comprendra-t-il et le fera-t-il venir. Et, maintenant, j'ai encore une demande à vous faire. Je

voudrais quitter cette robe, je suis si malheureuse d'être obligée de la porter. Si mon frère me voyait ainsi... Permettez-moi de remettre mes propres vêtements.

— J'essaierai d'obtenir cette permission et je crois que j'y parviendrai. Mais vous n'avez qu'une seule robe, celle que vous portiez quand vous êtes arrivée ici.

— On n'a pas apporté ma malle ?

L'infirmière secoua la tête négativement.

— Non.

Amy rougit de colère.

— Il ne faut pas vous agiter ainsi... Vous aurez votre robe..., elle est vraiment très belle. Pour le moment vous n'en avez pas besoin d'une autre; plus tard votre malle arrivera.

— Vous avez raison, dit Amy, mais malgré sa volonté de rester calme, être traitée comme une malade, l'agaçait.

Elle réfléchit à ce qui avait pu arriver à ses bagages et elle se souvint qu'elle n'avait même pas la clef de sa malle.

Ses papiers et ses lettres, qui pouvaient être très dangereux pour elle y étaient enfermés et l'idée que l'on avait pu fouiller dans ses affaires, durant son absence, la remplit de colère.

Elle craignait que le colonel Henry n'eut forcé Madame Etienne à lui donner ses bagages.

N'était-ce pas affolant d'être obligée de rester tranquillement ici, au lieu d'aller carrément chez le professeur et de lui dire :

— Je ne suis pas folle, je vous demande des explications sur ceux qui m'ont amenée dans cette maison. Et je veux être libérée immédiatement.

Et s'il ne cédaient pas à sa demande, elle pouvait le menacer de la justice.

Mais ne prendrait-on pas son énergie pour de la folie ? Ne l'enfermera-t-on pas de nouveau ?

Ses démarches n'auraient sans doute aucun résultat.

Peut-être vaudrait-il mieux continuer à jouer son rôle de malade et chercher secrètement le chemin de la liberté. Pour le moment l'essentiel était de quitter cette maison.

Lorsqu'elle aurait escaladé le mur derrière la haie, personne ne pourrait plus la ramener. Et alors seulement, elle demanderait des explications pour tout ce qu'on lui avait fait endurer.

Elle s'efforça de paraître insouciante et demanda à l'infirmière.

— Je ne voudrais pas manger avec les autres malades... J'ai besoin d'être seule. Et je voudrais lire, aussi, ne pourriez-vous m'apporter un journal ?

— Comme vous voudrez, mademoiselle; restez dans votre chambre pour le dîner. Mais il faut que je demande au médecin, si je peux vous donner le journal.

L'infirmière commençait à perdre patience. Amy lui donnait beaucoup de travail et elle pensait que celle-ci n'avait pas encore recouvré son équilibre.

Mais elle lui apporta à dîner dans sa chambre et, un peu plus tard aussi, la robe demandée avec tant d'insistance.

Amy feignit une grande joie.

Elle regardait la robe, comme si elle la voyait pour la première fois.

— Je vais me changer tout de suite... dit-elle.

Mais l'infirmière ne le lui permit point.

— Maintenant, vous allez vous reposer un peu, la promenade vous a fatiguée. Vous vous changerez plus tard et vous vous mettrez sur votre chaise-longue. Puis je vous donnerai le journal.

Amy obéit comme une enfant sage.

Elle se coucha.